Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 43 (1905)
Heft: 3

Artikel: Chacun son tour
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-201927

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 18.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

tartines, la publication de la liste des localités de notre canton, qui ont tiré leur nom des végétaux. C'est toujours à l'intéressant travail de M. Jaccard que nous recourons.

A propos, nous avons reçu de M. Jaccard la rectification que voici : « *Sau, Sahu* ou *Sava* (voir notre numéro du 17 décembre 1904) du latin *sabuens : sureau*, et non saule, désigne essentiellement le sureau à grappes, ce joli sureau qui porte en automne ces grappes ovales, d'un suberbe écarlate, ornement des ravins des sous-alpes.

Le *noyer*, en patois *nohi, nohira*, a donné son nom à Noréaz, Noyeret (Granges, Ollon et Essert-Pittet), Noyerettaz (Noville), les Noyerettes (Ecublens et Ogens), Noyerat (Champagne), Noyeraux (Féchy), les Neyex (Ollon), Neyruz, Neyrules (Lavaux).

Fau, fou, fohi, hohira, formes patoises de fayard, se retrouvent dans une infinité de noms de lieux : au Faug, au Foux, Faoug, Son-les-Foux, Treyfaux, Faye; Champ Fay, Maufay, Fey, Planfey, Fayet, Fayettaz, Fayel, Faël, Fayaux, Fahy, au Fayet, etc.

Le *châtaignier* a donné : Châtaignier (Bex et Yvorne), Chatagny, Chatagnay, Châtaigneriaz, Chatonneyre, Chattonay, Châtonnelles, Chatonnay.

Les anciens textes montrent, ainsi que ces noms, que le châtaignier était jadis assez répandu. Sur les bords du Léman, il a disparu devant la culture de la vigne.

De *robur*, chêne rouvre, viennent Rovray, Ropraz, Rovéréaz, Roverey, Roverez, Rovéraz, Roveriaz, Rouvret, en Reuvroz.

Les dérivés de *chagne*, l'ancien nom du chêne, sont infiniment plus nombreux : Chanéaz, Chagniaz, Chanolaz, Chanay, Chenay, Chanex, Chany, Chanet, ès Chainées, en la Chanayaz, Cheneyes, Chagneriaz, Chassagne, les Eschanoz, Echono, etc.

Aux Eschanoz, à Château-d'Œx, il y a encore une localité appelée au Chêne, ce qui indique que cet arbre a dû y être assez commun autrefois ; il n'y existe plus qu'à l'état d'échantillons plus ou moins rabougris.

Le Chenay de la plaine de Vouvry rappelle le temps lointain où la plaine du Rhône était couverte de belles forêts de chênes, depuis longtemps évanouies. La dernière, au Duzillet sous Ollon, a été coupée lors de la construction du chemin de fer. Un dernier reste de ces chênaies, aux Grangettes près Villeneuve, témoigne de ces temps passés.

De *coudre* dérivent : La Coudre, Coudray, Coudrey, Caudray, Caudret, Caudriaz, Cudrey, Cudry, Plancudrey.

Alogne, nom patois de la noisette, a donné les Alognis (Rougemont).

Charne ou *chargne*, ancienne forme de charme : Charnex (Montreux).

Bouleau (en vieux français *boul* ou *boule*, en patois *biole* ou *biolle*, se retrouve dans Boulaz, Boulex, Bouleyres, Bioley, Biolley, Biollay, Biolleyre, Biollard, Biolettes, Biolattes, Bioutaz, les Bioux.

En gondole. — C'est le lundi 30 courant, à 5 heures, au Casino-Théâtre, que M. Henri Thuillard fera sa conférence sur *Venise et les ombres qui flottent sur les couchants de l'Adriatique*, M. Thuillard a séjourné de nombreuses fois en Italie — il y était encore tout récemment ; — il donne dans plusieurs de nos pensionnats des cours très appréciés sur ce pays, qu'il aime et qu'il connaît très bien. Sa conférence, nous en sommes certain, n'aura pas moins de succès.

Juge et partie. — Le président de la police correctionnelle, au plaignant :

— Comment reconnaissez-vous votre mouchoir ?

— A sa couleur, j'en ai plusieurs autres semblables.

— Mais cela n'est pas une preuve, car j'en ai moi-même un dans ma poche qui est exactement pareil.

— Ça ne m'étonne pas, on m'en a volé plusieurs.

Laine et soie. — Une jeune femme lisait dans un journal une causerie sur les étoffes de deuil et le moment précis de les porter.

— Dis-moi, Albert, demande-t-elle à son mari, pourquoi donc porte-t-on de la laine durant le grand deuil et de la soie pendant le petit ?

— Hélas, ma chère, je ne sais trop. C'est peut-être parce que rien ne se refroidit plus vite que les grandes douleurs.

Une curieuse histoire.

—

La Bacha de Bude

par

Victor de Gingins de Moiry (1765).

III

Les voila seuls, ils se reconnoissent, et le premier épanchement de joye passé, Olivier, ne pouvant comprendre comment il étoit possible qu'il retrouvât sous le turban et dans la personne du Bacha de Bude son compatriote, son ami, lui témoigna l'envie qu'il avoit de savoir son histoire, ayant quelques momens à donner à un récit si intéressant.

Je prie ceux entre les mains de qui le hazard peut faire tomber ce que j'écris de permettre, qu'en rapportant scrupuleusement les faits tels qu'on les tient d'Olivier, je les rende dans mon propre stile, qui, sans altérer en rien ce qu'on doit à la vérité de l'histoire, y mettra un peu plus d'ordre, et par cela même en rendra peut-être la lecture supportable.

Cugny lui raconta donc qu'après l'avanture du loup et de la chevre, il prit le chemin de Jougne, pensant à ce qu'il devoit entreprendre. Parmi toutes les idées qui se croisoient dans sa tête, celle d'aller à la guerre se représentoit sans cesse, c'étoit le point fixe où elles se réunissoient ; et pour se mettre dans un état honnête qui pût lui en procurer les moyens, il résolut avant tout de chercher dans ses bras et dans sa frugalité les ressources nécessaires. Rempli de son projet il arriva à Jougne, et le lendemain alla jusqu'à Pontarlier, où il passa près d'une année à travailler à la journée sans perdre son objet de vue.

Dans ce tems là la France étoit en guerre avec l'Espagne. Le Duc d'Enghuiën, si célébre sous le nom du Grand Condé, après avoir battu à Rocroy en May 1643 à l'âge de vingt et un an, le Comte de Fuentes, vieux Général Espagnol, venoit de battre à Fribourg l'année suivante Mercy, Général de l'Empereur. Ce jeune héros à l'âge où les autres hommes ne sont pas encore des hommes, et savent à peine penser, remplissoit déja l'Europe de sa gloire et de son nom.

Cugny, en hachant du bois ou en béchant la terre, entendoit raconter les exploits de ce Prince, et brûlant du desir de servir dans son armée, ramassa tout l'argent qu'il put, et au commencement du printems de 1645, partit pour s'y rendre. Il donna avant son départ de ses nouvelles à ses parens, leur fit sa petite et modeste histoire, leur demanda pardon de son évasion, et les pria de n'être point en peine de lui, que tout iroit bien.

L'ambition et l'amour de la gloire commençant à germer dans son cœur ; il ne vouloit pas s'enroller comme soldat ; et chemin faisant il forma le projet d'en faire le métier comme volontaire, et de forcer par son courage et par sa bonne conduite la fortune à le seconder. Il sut si bien diriger sa route qu'il arriva heureusement au premier poste du quartier le plus avancé de l'armée de Condé ; il demanda à être conduit à l'Officier qui y commandoit, c'étoit Bellefonds, depuis Maréchal de France.

Cugny à qui la nature avoit donné l'avantage d'un corps bienfait et bien constitué, une physionomie heureuse, et un maintien honnête et prévenant, se présenta à Bellefonds avec une assurance modeste et réspectueuse, et lui dit, qu'il étoit un fils de famille de la Saraz au Pays de Vaud en Suisse, n'ayant pour tout héritage que du courage et de l'honneur, qu'ayant oui parler sans cesse depuis une année des exploits du Prince de Condé, son plus grand desir étoit de servir dans son armée ; qu'il avoit quitté la maison de son pere dans ce dessein, que son bonheur commençoit puisqu'il avoit l'honneur de lui parler, qu'il souhaitoit passionnement de mériter ses bontés, qu'il lui demandoit en grace de pouvoir servir comme volontaire dans toutes les fonctions de soldat, et que son cœur lui répondoit de sa conduite.

Bellefonds, dont les talents pour la guerre furent récompensés par la premiere dignité militaire sous le régne le plus brillant qu'ait eu la France, avoit acquis par l'usage du grand monde, cette finesse de discernement, cette pénétration à laquelle on n'échappe pas ; il examinoit le jeune homme en l'écoutant, et crut apperçevoir en lui ces sentimens d'honneur qu'on exige essentiellement dans la profession des armes, mais qui sont toujours la premiere qualité d'un homme quelque parti qu'il embrasse. Il le reçut donc et le prit sous sa protection en donnant cependant ordre qu'on eût l'œil sur lui et qu'on lui en rendit compte. Le même jour il fit ce récit au Prince de Condé, qui, en plaisantant, nomma Cugny, le volontaire de Bellefonds, si bien que cette histoire s'étant répandue de proche en proche le nom du *Volontaire* lui resta.

Peu de tems après se donna le combat de Mariendal, où Turenne, dont le nom seul est glorieux, à qui Condé, partant pour Paris, avoit laissé le commandement de l'armée, fut battu par les Impériaux. Le Volontaire, sous les yeux de Bellefonds, s'y comporta de façon à être approuvé par son bienfaiteur ; son sang froid et sa valeur lui tinrent lieu d'expérience. *(A suivre.)*

Le pire des maux. — Jean Bredi, dont les infortunes conjugales sont connues de tout le village, fait ses confidences à un ami :

— Il m'est arrivé un petit malheur, la semaine dernière : ma femme m'a abandonné.

— Tu n'es pas philosophe à demi, mon cher. Qu'appellerais-tu donc un gros malheur ?

— Ce serait si elle revenait.

Un homme averti. — « Cher oncle, nous t'apportons nos bons vœux pour ton anniversaire, et si tu nous donnes à chacun une pièce d'un franc, nous ne la perdrons pas, nous l'avons promis à maman. »

Projets d'avenir. — « Quand j'aurai dix-huit ans, dit la petite Lisy à une amie de son âge, je serai doctoresse en droit. »

— Et moi, mère de famille.

Chacun son tour. — Dans une série de représentations de l'*Aiglon*, de Rostand, qui toutes ont fait salle comble, M. Darcourt vient d'exalter brillamment les gloires militaires françaises. A la *Muse*, une de nos meilleures sociétés d'amateurs, de célébrer maintenant nos faits d'armes nationaux, dans le *Morgarten* de Virgile Rossel, auteur du *Davel*, joué en 1898 par la Société littéraire et dont le succès fut si grand. Un souffle patriotique plus puissant encore anime la nouvelle pièce de Rossel ; l'action est beaucoup plus vive ; le spectateur est saisi dès le début et l'intérêt va crescendo, de scène en scène, jusqu'au dénouement, qui est d'un grand effet dramatique. Quant à la mise en scène, elle sera superbe. Décors nouveaux, dont les croquis ont été pris sur les lieux mêmes par le peintre, M. Turrian ; costumes et accessoires d'une rigoureuse exactitude historique ; la *Muse* est allée aux bonnes sources. En un mot, il s'agit d'un véritable événement artistique et national.

Il n'y a qu'un point noir, dans cette alléchante perspective : le nombre des représentations a dû être limité, ensuite de diverses circonstances inévitables. Que de malheureux donc, parmi les personnes qui n'auront su arrêter à l'avance leur place. C'est pour le coup qu'il ne faudra pas dire : « On a bien le temps ! »

Théâtre et Kursaal ; Kursaal et Théâtre, à l'un, comme à l'autre, suivant les goûts, la foule s'entasse et c'est tout plaisir.

La rédaction : J. Monnet et V. Favrat.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.